

# **LES FUNÉRAILLES DU GRAND CALAO**

et autres contes francophones de Mali

Ces contes sont tirés du site : [www.conte-moi.net](http://www.conte-moi.net). Tous les droits de propriété intellectuelle sur ces contes appartiennent à l'association DECI-DELA (DECI-DELA 2010).

Maquette et mise en page :

**Abir Saleh Salem**

Couverture :

**Moussa Ali Miguil**

Sélection des contes, relecture, validation et suivi :

**Groupe de Travail sur la Promotion du Livre**

Coordination graphique :

**Chehem Abdallah Hassan**

© CRIPEN, Juillet 2014

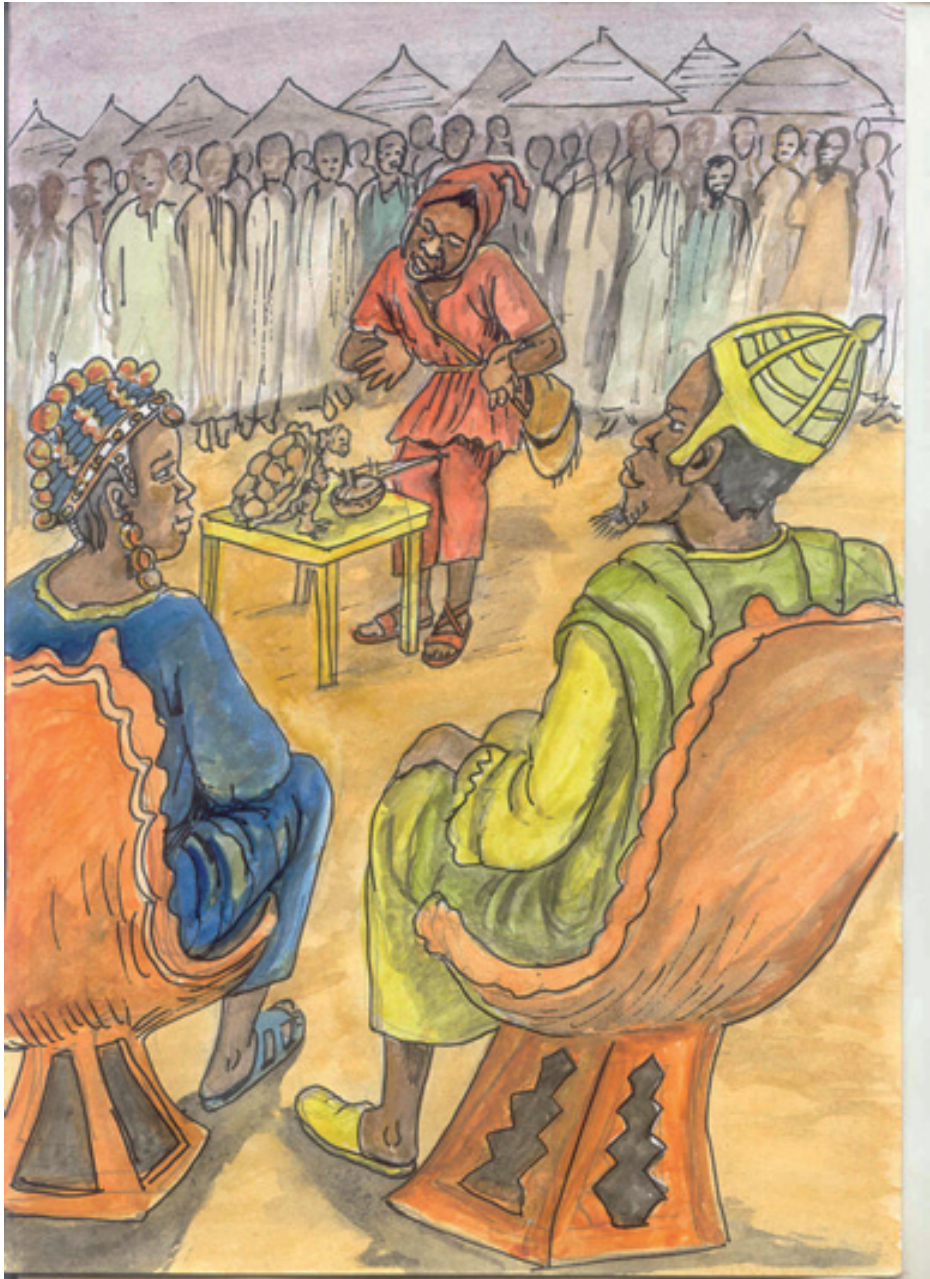
# Sommaire

1. Banta et la tortue qui chante ..... page 4
2. L'éléphant et le hérisson ..... page 8
3. La jeune femme, la tourterelle  
et le vieux caïman ..... page 12
4. La princesse orgueilleuse ..... page 16
5. Le lion et le hérisson ..... page 20
6. Les funérailles du grand calao ..... page 26
7. Les huit petites gamines et l'hyène ..... page 30
8. Les mauvais amis ..... page 34
9. Mariko, le chasseur têtu  
et l'iguane d'eau ..... page 38
10. Pourquoi le cheval ne parle-t-il pas ? ..... page 42
11. L'orphelin et les méchants villageois ..... page 46



# **LES FUNÉRAILLES DU GRAND CALAO**

et autres contes francophones de Mali



## Banta et la tortue qui chante

Banta était le chasseur le plus redoutable de la savane. Tout animal qui passait à portée de sa lance pouvait se considérer comme mort, dépouillé et rôti. Banta faisait fi de l'ancienne croyance selon laquelle l'homme qui tue une femelle gravide ou accompagnée de son petit périra lui-même sans descendance. Au demeurant, Banta était père de trois beaux enfants.

Chaque soir, il rentrait chez lui chargé de gibier, portant, autour de son cou, des renards et des écureuils, dans les sacs attachés à sa ceinture, des lièvres et des pigeons, et tirant par les pieds un zèbre ou une antilope. Il tuait plus que lui et les siens ne pouvaient manger par goût du sang et du meurtre, pour le seul plaisir de tuer. Banta aimait aussi à se vanter et nul ne pouvait le faire taire lorsqu'il se lançait dans le récit de ses carnages.

Aujourd'hui, les animaux de la brousse se réunissent sous un manguiers pour tenir conseil. Il est temps de réagir et de mettre hors d'état de nuire cet exterminateur avant que tous ne succombent, frappés par sa lance ou étranglés par ses collets. Mais qui osera affronter Banta le chasseur ? Le lion baisse la tête, très intéressé tout à coup par une fourmi qui passe entre ses pattes. Le rhinocéros a justement à faire ailleurs, un rendez-vous de la plus haute importance pour sa carrière de rhinocéros et l'éléphant se sent bien faible. Il n'est pas le seul malade.

- Moi aussi j'ai dû attraper froid, dit le serpent.

Quant au charognard, il aura sans doute mangé de la viande trop fraîche.

En somme, nul n'est assez fou pour défier Banta le chasseur. Le carnage va continuer. Le sang des animaux de la savane

coulera jusqu'à la dernière goutte. C'est alors qu'une toute petite tortue se porte volontaire. Elle demande seulement aux autres animaux de rester cachés le lendemain, de ne quitter sous aucun prétexte leurs gîtes, leurs terriers, leurs tanières.

Banta bat les buissons avec un bâton, il soulève chaque pierre, puis il renverse la tête et fixe éperdument le ciel vide. Jamais la savane n'avait été si calme. En vain cherche-t-il des empreintes dans le sable ou la poussière. Pas un souffle de vie, pas un bruit d'aile. Pas un crocodile dans les marigots. Le soir venu, bredouille pour la première fois, Banta se résigne à prendre le chemin du retour, le cœur empli de colère et d'amertume.

Il n'a pas rêvé. Il a bien entendu les notes claires d'une kora, d'abord, puis un chant mélodieux semble provenir de ce bouquet de hautes herbes. Intrigué, Banta s'approche prudemment : c'est une toute petite tortue qui chante en pinçant avec allégresse les cordes de son instrument. Voilà qui amusera mes enfants, se dit Banta, et fera peut-être oublier l'insuccès de ma chasse. Et il fourre la tortue dans un sac.

- Tu ne ramènes donc pas de gibier ? s'écrie son fils en le voyant entrer dans la cour de la concession.

- J'ai mieux, répond Banta. Grâce à ma ruse et à mon adresse, j'ai capturé une tortue qui chante. Écoutez-la.

Et devant la famille et les voisins réunis, la tortue docilement se met à jouer de son instrument et à chanter. Banta reçoit les applaudissements comme s'ils lui étaient adressés.

- Je tiens avec cette tortue une belle occasion de briller devant le roi, pense-t-il.

Le lendemain, il se présente au palais et demande audience.

- J'ai dressé cette petite tortue à chanter pour vous, noble roi.



- Reviens ce soir. Elle chantera devant la cour.

Et voici la cour rassemblée. Banta tient dans ses mains la tortue prodigieuse. Avec un sourire de triomphe, il l'installe sur un tabouret et pose sa kora devant elle.

- Vas-y, chante.

Mais la tortue reste muette.

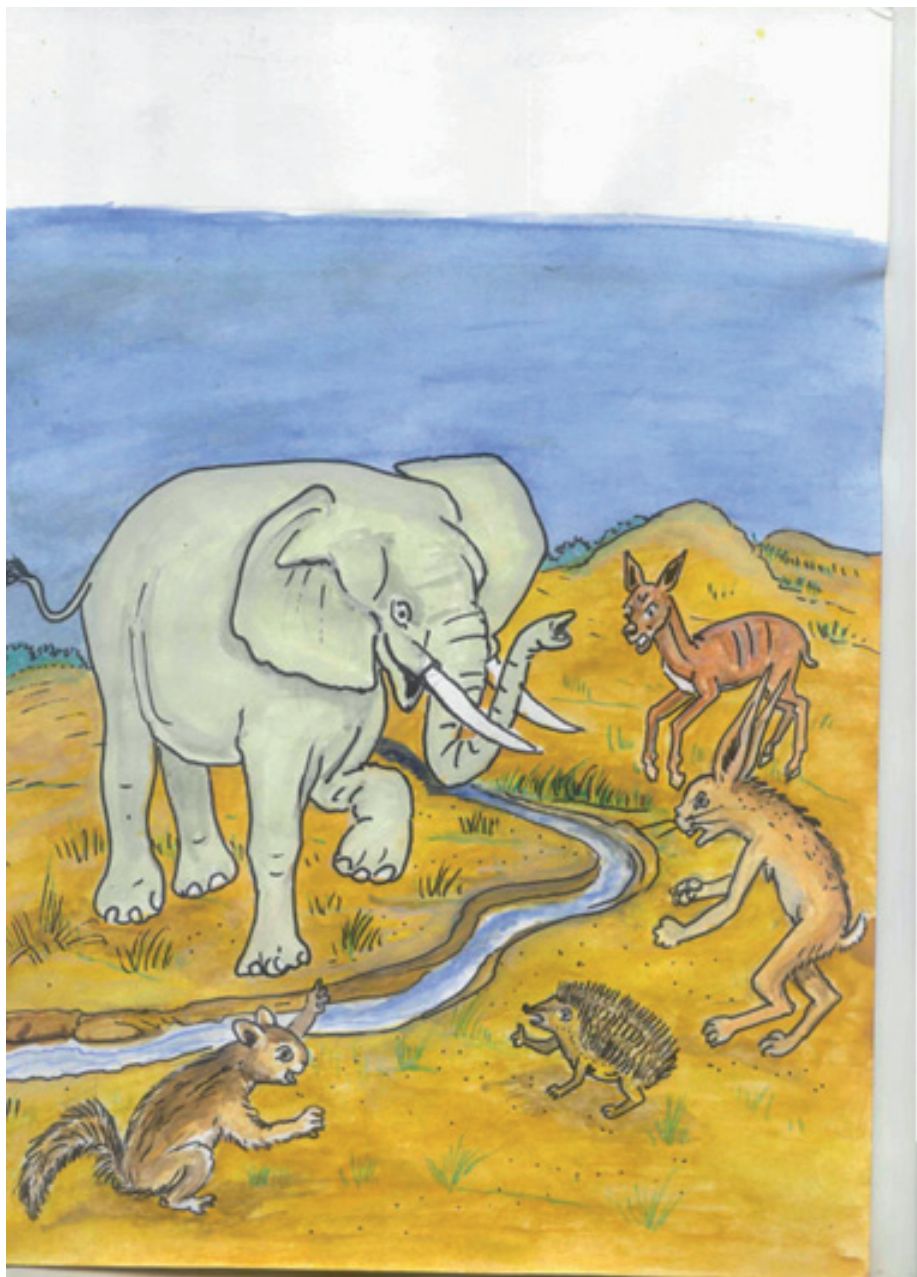
- Chante, allez !

Mais la tortue reste muette.

- Chante, allez !

Mais la tortue lentement rétracte sa tête et ses pattes dans sa carapace. « Honte sur Banta », crache le roi qui n'apprécie guère que l'on se moque de lui et ordonne l'exécution du fanfaron. Une potence est dressée sur-le-champ.

Voici Banta à son tour pris au collet. Il suffoque et se débat, inexorablement, il meurt. Et comme une ultime convulsion tord son corps supplicié. Dans le silence funèbre, une kora soudain égrène quelques notes cristallines. Puis, une petite voix entonne un chant étrange et gai, tandis que Banta grimaçant rend son dernier soupir.



## L'éléphant et le hérisson

Il était une fois les animaux de la brousse. Ils vivaient entre eux. Seuls sur la terre. Non, pas tout à fait. Il y avait aussi dans la brousse les génies, les grands et les nains, qui, eux aussi, vivaient entre eux. Quant aux hommes, ils n'avaient pas encore fait leur apparition sur la terre.

À cette époque-là, lointaine, très lointaine, il n'y avait sur toute surface de la terre qu'un seul cours d'eau, une petite rivière aux eaux salées, qui appartenait au petit hérisson. Un génie nain, un wokloni, avait eu la gentillesse de la lui montrer :

- C'est pour toi. Si quelqu'un y boit sans ta permission, la rivière disparaîtra. Si tu refuses à qui que ce soit la permission d'y boire, la rivière disparaîtra pareillement.

De nature, le petit hérisson n'est pas méchant, malgré ses piquants qui lui en donnent l'air. Il suffisait donc de lui demander : « Petit hérisson, je meurs de soif. Est-ce que je peux aller boire dans ta rivière ? » Il répondait toujours par oui. Et tu pouvais te désaltérer à satiété.

Mais un jour, l'éléphant, piqué par on ne sait quelle mouche, se leva et déclara :

- Moi, le plus grand de tous les animaux, le plus puissant, le plus fort, que je sois obligé à chaque fois de demander la permission à ce petit rien de hérisson, est inacceptable. Je ne le ferai donc plus. Désormais, je boirai sans sa permission !

Le petit hérisson n'était pas présent. Mais les autres animaux, qui attendaient son arrivée, dirent à l'éléphant :

- Ne fais pas ça, éléphant. Il ne te coûte rien de demander la permission au petit hérisson. Il n'a jamais refusé de l'eau à personne.

Mais l'éléphant ne les écouta pas. Il se leva et alla boire l'eau de la rivière. Mais à peine eut-il commencé à boire que la rivière se retira. Et l'éléphant partit en barrissant.

Quelques instants après, arriva le petit hérisson, qui trouva que sa petite rivière aux eaux salées était à sec. Il se dressa sur ses petites pattes et demanda :

- Qui a bu toute l'eau de ma petite rivière ?

- C'est l'éléphant, répondirent en chœur les autres animaux.

On le lui avait pourtant déconseillé ...

Et le petit hérisson de se dresser sur ses petites pattes et de chanter de sa voix courroucée :

« Ma petite rivière à moi

L'éléphant l'a vidée

Si jamais je vois l'éléphant

Si jamais jamais je rencontre l'éléphant

Je me battrais avec lui

Et je lui ferai rendre ma rivière

Parole de hérisson. »

Ce disant, le petit hérisson partit à la recherche de l'éléphant, il trottinait tout seul dans la brousse. De temps en temps, il se redressait sur ses petites pattes ou montait sur un arbre pour chercher l'éléphant des yeux. Il était vraiment en colère. Mais est-ce qu'un petit rien de hérisson peut vaincre le grand éléphant ?

- Si ! Si ! Je le vaincrai, avait répondu le petit hérisson aux animaux qui l'avaient mis en garde.

Le petit hérisson marcha ainsi pendant longtemps. Ce fut vers le petit soir qu'il vit l'éléphant. Le gros pachyderme avait fini d'engloutir des tonnes et des tonnes de nourriture et se reposait aux rayons couchants du soleil. Il dormait. Le petit hérisson se dirigea droit sur lui. Il lui donna un coup de

patte, puis un autre et un autre encore. L'éléphant se réveilla.

- C'est toi, toi qui a bu toute l'eau de ma petite rivière à moi, hein ? demanda le petit hérisson en colère.

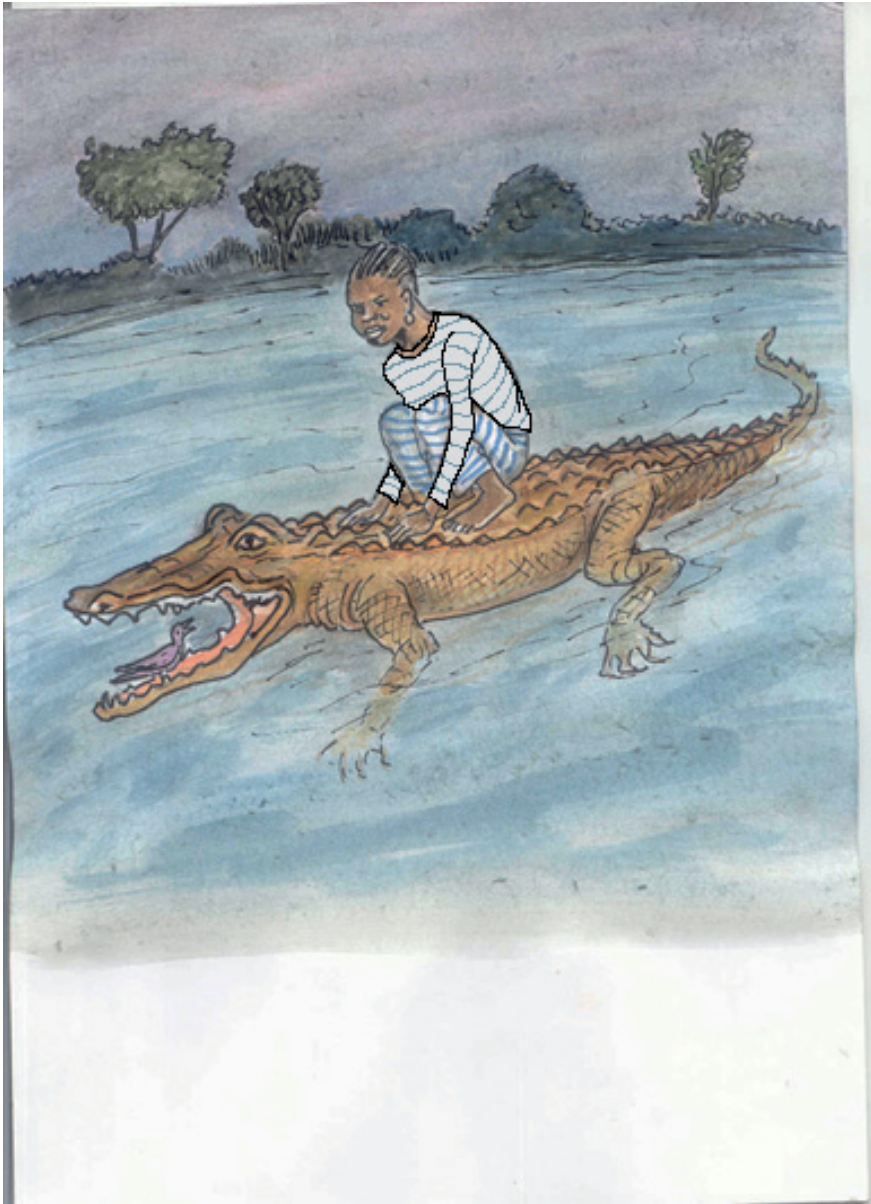
- Oui, c'est moi. C'est bien moi. Et que veux-tu ? bougonna l'éléphant.

- Me battre avec toi !

- Ah ! ah ! ah ! éclata de rire l'éléphant. Te battre avec moi ? Est-ce que tu n'es pas devenu fou ?

En réponse, le petit hérisson se mit à frapper l'éléphant. Et l'éléphant se fâcha. Il se leva. Il leva sa trompe et frappa à son tour le petit hérisson. C'était ce qu'il ne fallait pas faire. Le petit hérisson enfonça tous ses piquants dans la trompe de l'éléphant qui hurla de douleur et appela tous les animaux au secours. Ceux-ci vinrent supplier le petit hérisson d'enlever ses piquants de la trompe de l'éléphant.

Le petit hérisson, malgré ses piquants, n'est pas méchant. Il accepta volontiers de soigner l'éléphant. C'est depuis ce jour que l'éléphant, malgré sa force, ne s'attaque jamais aux plus petits que lui.



## La jeune femme, la tourterelle et le vieux caïman

Youma était une orpheline. Sa mère était morte en lui donnant la vie. Très jeune, on l'avait marié à un homme. Un homme jaloux, si jaloux qu'il avait quitté tout le monde pour aller s'installer au milieu de la forêt. Tous les soirs, de retour de la chasse, il battait Youma.

Ce soir-là, il fut particulièrement cruel. Après avoir battu Youma comme on bat son mil, il s'empara de son fusil et menaça de la tuer. Youma se sauva dans la nuit. Elle voulait rejoindre le village de ses parents. Mais le village de ses parents et le hameau de son mari étaient séparés par une grande rivière. Dans cette rivière vivait un vieux caïman mangeur d'homme. Une fois la nuit tombée, personne ne pouvait traverser cette rivière sans se faire dévorer par le vieux caïman.

Youma se retrouva au bord de la rivière. Si elle s'y jetait, le vieux caïman allait la dévorer. Si elle retournait chez son mari, celui-ci allait peut-être la tuer. Elle tremblait, pleurait, se lamentait. Soudain, la rivière se mit à remuer dans tous les sens, balayée comme par une tempête. Et dans l'obscurité, Youma vit émerger de l'eau et nager vers elle quelque chose comme une île flottante. C'était le vieux caïman. Il vint s'amarrer prêt de Youma et lui dit :

- Monte sur mon dos, ma fille. Je vais te faire traverser !
- Youma monta et le caïman la transporta sur l'autre rive. En la déposant, il lui dit cependant :
- Que cela reste entre nous ! Personne d'autre ne doit le

savoir !

Youma rentra chez ses parents. Sa marâtre effrayée lui demanda :

- Qui t'a aidé à traverser la rivière ? Dis-moi !

Elle répondit en baissant les yeux :

- Personne.

Son père lui posa la même question. Les vieux du village, les jeunes, à tous elle répondit :

- Personne.

Mais le jour où son copain d'enfance lui dit :

- Entre nous, qui t'a fait traverser la rivière ? Il y a le vieux caïman mangeur d'homme. Même les plus braves chasseurs ne peuvent s'y hasarder une fois la nuit venue ! Dis-moi le secret, entre nous !

Elle répondit :

- C'est le vieux caïman lui-même qui m'a aidé ! Mais que cela reste entre nous !

Mais cela ne resta pas entre eux. Car ce que Youma ne savait pas, c'était que la petite tourterelle la surveillait. La petite tourterelle qui avait été témoin du pacte avec le vieux caïman !

Arriva le jour où elle devait retourner chez son mari. De nouveau, toute seule, elle se retrouva au bord de la rivière, dans la nuit. C'était le clair de lune. Le vieux caïman émergea de l'eau et commença à nager vers elle quand la petite tourterelle, perchée sur une branche, chanta :

- Son père le lui a demandé, elle a répondu : Personne !

Sa mère le lui a demandé : Personne !

Même les vieux le lui ont demandé, toujours : Personne !

Mais quand son copain le lui a demandé, elle a répondu :

- C'est le vieux caïman lui-même qui m'a aidée !

Le vieux caïman se tourna vers la tourterelle et lui dit :



-Ta chanson est certes belle. Mais je ne l'ai entendue que d'une oreille. Si tu venais te percher sur ma langue pour la répéter, je l'entendrais des deux !

La petite tourterelle sauta sur la langue du vieux caïman et acheva sa chanson dans l'estomac de celui-ci.

Ensuite, le vieux caïman vint se ranger auprès de Youma :

- Monte, ma fille. Je vais te faire traverser. Et gare à ton mari si de nouveau il touche un seul de tes cheveux. Il aura affaire à moi ! Il fit traverser Youma et lui donna beaucoup de richesses : des vêtements, de l'or et des chevaux. Elle devint une reine et fonda sa dynastie.



## La princesse orgueilleuse

Un roi voulait marier sa fille, mais celle-ci ne trouvait aucun prétendant à son goût. Les hommes les plus beaux, les plus riches, les plus nobles, les plus valeureux faisaient en vain leur cour. En vain, ils déposaient fleurs et cadeaux à ses pieds, qu'elle avait menus et fins, reconnaissons-le, et c'était soudain en les regardant comme si le reste du monde n'était peuplé que de palmipèdes. Elle contemplait dans les yeux des hommes sa beauté hautaine et implacable. Une telle perfection n'est pas de ce monde, pensait-elle. Qui sont-ils tous pour se prétendre dignes de moi ?

Par orgueil, elle se mura dans le silence et ne prononça bientôt plus un mot. Était-elle devenue muette ? Le roi au désespoir promit d'accorder sa main à celui qui saurait dissiper ce funeste sortilège et lui rendre la parole. Mais les multiples tentatives de ses courtisans échouèrent les unes après les autres. Ni les sacrifices ni les prières ne lui firent desserrer les lèvres.

Un jour, un lépreux se présenta devant la princesse. Il était vêtu de haillons comme si son habit aussi avait contracté le mal hideux qui le dépouillait. Tout le monde alentour se mit à rire et se moquer.

- Comment ! Les hommes les plus beaux du pays, les plus riches, les plus nobles, les plus valeureux n'ont su réjouir son cœur et lui rendre la parole, et toi, chien galeux, lépreux immonde, « guenillard », tu prétends y parvenir !

La fille du roi elle-même sembla se rembrunir davantage, mais le lépreux ne dit rien. Il accorda à peine un regard à la princesse. Il s'assit sur ses talons et commença à dresser un petit feu pour faire bouillir l'eau de son thé. Il ne mit que deux pierres

dans le foyer si bien que la théière mal assurée se renversa sur le sable. Il l'emplit d'eau à nouveau, à nouveau il la posa sur les deux pierres, à nouveau elle se renversa. Patiemment, il recommença, deux fois, trois fois encore et deux fois, trois fois encore la théière se renversa.

À la cinquième tentative, la princesse excédée s'écria :  
- Mets donc une troisième pierre dans ton feu pour assurer l'équilibre !

Et c'est ainsi qu'une très orgueilleuse princesse épousa un lépreux.





## Le lion et le hérisson

Cette année-là, au pays des animaux, il ne tomba pas une seule goutte de pluie. Et pour ne rien arranger, les criquets étaient venus dévorer le peu de végétation qui avait poussé. Le lion, leur roi, les convoqua dans son palais et leur tint ce discours : « Chers sujets, comme vous le savez tous, il n'est pas tombé une seule goutte de pluie dans notre pays. Il n'y a pas de nourriture. Aussi, moi, votre roi, le roi de tous les animaux, je décrète :

Article 1 : Que personne ne vienne me demander à manger.  
Car je n'ai rien.

Article 2 : Que chacun se débrouille comme il peut.

Article 3 : Dispersez-vous ! »

Les animaux se dispersèrent, chacun allant de son côté. Mais avant, le cheval dit :

« Moi, je vais rejoindre les hommes au village. Ces petits êtres à deux pattes sont intelligents et ingénieux. En échange de mes services, ils me donneront à boire et à manger ».

Il gagna le village en galopant. Il devint ainsi un animal domestique. L'âne, le mouton, le dromadaire, bref, tous les animaux aujourd'hui domestiques dirent la même chose et rejoignirent les hommes au village.

Mais l'hyène, après mure réflexion, trouva que c'était vrai que ces petits êtres bizarres qui marchaient à deux pattes étaient intelligents et inventifs, mais qu'ils possédaient un bâton, long, très long, qui crachait du feu ! Elle, l'hyène, par prudence, allait attendre un peu et se débrouiller dans la brousse ! Le lion lui donna raison. La girafe et l'éléphant lui donnèrent raison. Même le petit hérisson trouva que l'hyène avait totalement raison. Parce que prudence est mère de sûreté ! Tous les animaux

aujourd'hui encore sauvages donnèrent raison à l'hyène et préférèrent mourir de faim que de rôtir au fond d'une casserole ! Ils s'enfoncèrent davantage dans la forêt.

Le petit hérisson, qui errait seul dans la brousse vit un arbre à samba, couvert de fruit murs et délicieux. Il monta sur l'arbre et commença à manger. Vint le lion qui le vit sur l'arbre. Le lion lui demanda de lui envoyer quelques fruits. C'était vrai que lui, le roi de tous les animaux, il avait imposé à chacun de se débrouiller tout seul. Mais cela faisait trois jours qu'il n'avait rien mis sous la dent. Le hérisson lui envoya un premier fruit. Il le mangea. Hum ! C'était délicieux. Il envoya un deuxième fruit. Le lion le mangea. Mais le troisième fruit vint frapper le lion sur son museau royal ! « A moi ça ? A moi, petit hérisson, rugit le lion. Malheur à toi ! Grand grand malheur à toi si tu descends ! »

Le petit hérisson resta dans l'arbre. Il pleurait. Il se lamentait. Quelques temps après, arriva l'hyène. Elle vit le petit hérisson en train de pleurer abondamment. Elle eut pitié et dit :

« Petit hérisson, que t'est-il arrivé ? Ton arbre est plein de fruits. Il faut manger au lieu de pleurer ! »

En réponse le petit hérisson chanta :  
« Tout à l'heure, le lion a dit que chacun devait se débrouiller comme il pouvait. Mais voici ce même lion qui vient me demander des fruits. Le fruit est tombé sur le museau, et il m'a dit : Malheur à toi. Grand grand malheur à toi petit hérisson ! »

L'hyène n'avait pas vu le lion. Quand elle le vit et que le lion la menaça de son regard furibond, elle s'enfuit en disant : « Eh bien, malheur à toi ! Grand grand malheur à toi petit hérisson ! »

La grande girafe au long cou, la girafe elle aussi passait par là. Quand elle vit le petit hérisson en train de pleurer dans les branches de l'arbre à samba, elle eut pitié et lui en demanda la



raison. Mais quand la raison lui fut expliquée et qu'elle eut vu le lion au pied de l'arbre, elle s'enfuit en criant « Eh bien, malheur à toi ! Grand grand malheur à toi petit hérisson ! »

Le buffle arriva et dit la même chose. Même le grand éléphant dit la même chose. Tout le monde dit la même chose. Tout le monde ? Non. Le petit lièvre arriva sur son cheval, en fait, un grand coq qui galopait en chantant :

« La vérité, rien que la vérité et toujours la vérité ! »

Le petit lièvre vit le petit hérisson au sommet de l'arbre, qui pleurait, pleurait sans s'arrêter. Il lui demanda :

« Que t'arrive-t-il, petit hérisson ? »

Le petit hérisson lui chanta sa petite chanson :

« Tout à l'heure, le lion a dit que chacun devait se débrouiller comme il pouvait. Mais voici ce même lion qui vient me demander des fruits. Le fruit lui est tombé sur le museau, et il m'a dit : Malheur à toi ! Grand grand malheur à toi petit hérisson ! »

Le petit lièvre n'avait pas vu le lion au pied de l'arbre. Quand il le vit et que le lion le menaça de son regard, il lui cria :

« Va-t-en d'ici ! C'est toi même qui a dit que chacun devait se débrouiller comme il pouvait. Tu n'as pas le droit de venir menacer le petit hérisson ».

Le lion bondit pour attraper le petit lièvre. Mais celui-ci se sauva sur son cheval de coq vers le village. Le lion le poursuivit. Mais à l'entrée du village, il y avait, debout derrière un arbre, un homme qui tenait un long bâton. Quand le lion vit cet homme, il retourna dans la brousse. Le petit lièvre entra dans le village et devint le lapin.



## Les funérailles du grand calao

Le calao est un grand oiseau noir, avec un grand sac rouge sous le cou. C'est dans ce grand sac qu'il mettait les crapauds et les grenouilles qu'il allait chaque jour capturer dans la brousse. Il revenait les partager avec sa famille.

Comme il ne plaît à personne de garnir le plat d'un autre tous les jours, les grenouilles et les crapauds décidèrent se mettre à l'abri, comme ils n'avaient pas de moyens pour se défendre (ils n'ont ni bec ni serres !). Ils allèrent donc se réfugier au fond de la rivière, où ils bâtirent leurs maisons. Le calao qui ne sait ni nager ni pêcher ne trouva donc plus à manger.

Chaque matin, il partait à la chasse, battait toute la brousse en vain. Le soir, il rentrait bredouille à la maison, et écoutait avec peine les cris et les pleurs de sa femme et de ses enfants :

- On va mourir de faim !

À la fin le calao, était tellement affamé qu'il ne pouvait même plus aller à la chasse. Chaque matin, il se traînait jusqu'à la porte de sa case où il restait couché, pleurant et gémissant comme une orpheline :

- Je vais mourir ! Toute ma famille va mourir de faim !

Un jour Zozani le lièvre qui passait par là le vit dans cet état.

- Qu'est-ce qui t'arrive donc, frère calao, demanda ce dernier apitoyé ? Quand le calao lui eut expliqué ce qui lui arrivait, Zozani le lièvre lui dit :

- Voilà ce que tu vas faire. Demain, matin de bonne heure, tu vas recouvrir ton corps de soumbala et te coucher au bord de la rivière pour faire le mort. On va voir ce qu'on va voir !

Le lendemain, le calao fit comme Zozani le lièvre le lui avait demandé. Par sa femme, il se fit oindre le corps avec du soumbala

et du datu, des condiments qui sentent très fort. Puis il alla se coucher au bord de la rivière. Zozani le lièvre vint l'ausculter avant de descendre au fond de la rivière annoncer au roi des crapauds et des grenouilles que le calao était mort. Ce dernier ne le prit pas au mot. Il le fît accompagner par le prince héritier pour aller constater le décès du calao.

Le prince héritier du pays des crapauds et des grenouilles vit le calao étendu au bord de la rivière. Il avait les ailes déployées et des légions de mouches bourdonnaient tout autour. Le prince héritier des grenouilles et des crapauds ne crut pas pour autant à la mort du calao. Il lui donna un puis deux coups de pieds. Le calao ne bougea pas. Il alla prendre une épine et piqua et piqua encore le calao. Celui-ci ne bougea pas.

Quand il eut tout fait sans que le calao ne bougea, il redescendit alors au fond de la rivière en courant :

- Papa ! Papa ! Oncle calao est mort et bien mort ! Il est même en train de pourrir. Si on n'organise pas ses funérailles tout de suite, il ne restera rien de lui ! » Aussitôt, le roi appela tout le monde à sortir de l'eau pour aller célébrer la mort du calao. Et tous, femmes, hommes, enfants sortirent avec des tam-tams et des balafons. Ils firent un grand cercle autour du calao et commencèrent à chanter et danser :

- Oncle calao est mort, vive les grenouilles et les crapauds !  
- Grand frère calao est mort, vive nous !

Le calao les laissa chanter et danser jusqu'à ce qu'ils soient tombés ivres morts. Ce fut alors que le calao sauta sur ses pattes et commença à les ramasser : « J'en avale pour ma propre faim et j'en mets dans mon sac pour ma famille ! » Ceux des grenouilles et des crapauds qui ont échappés à sa rage se sont réfugiés de nouveau au fond de la rivière, et depuis, n'en sortent plus. Même pour chanter, ceux qui ne peuvent naturellement

s'empêcher de le faire, se contentent de sortir le bout de leur nez pour lancer leur chant et redescendre aussitôt.



## Les huit petites gamines et l'hyène

Huit petites gamines aimaient se promener dans les bois environnants. Un jour, alors qu'elles cueillaient des fleurs, la pluie commença à tomber. Elles cherchèrent un abri et virent une grotte. Elles y entrèrent. C'était la maison de Surukuba l'hyène.

Quelques instants après, l'hyène arriva en galopant. Dès qu'elle fut aux abords de la grotte, elle s'arrêta en s'exclamant :

- Hum ! Ça sent la petite gamine ici !

Puis elle s'approcha de la grotte et regardant à l'intérieur, elle s'écria :

- Vous êtes combien, les petites gamines ?

Les huit fillettes lui répondirent d'une seule voix en chantant :

- Huit petites gamines !

Nous sommes bien huit petites gamines,

Pour remplir la gueule de l'hyène !

Transportée de joie, l'hyène sauta, bondit et s'en alla en galopant. Elle voulait raconter ça à une autre hyène. Si elle les mangeait tout de suite, et si elle racontait ensuite qu'elle avait un jour trouvé huit petites gamines bien menues dans sa maison à elle personne ne la croirait ! Il fallait donc qu'elle trouve un témoin.

Elle partit au galop, répétant la chanson des huit petites gamines :

- Huit petites gamines,

Pour remplir la gueule de l'hyène !

Elle trouva un compère et l'invita à aller voir ce qu'elle avait trouvé dans sa grotte. Dans sa maison à elle : huit petites gamines bien potelées ! Mais avant leur arrivée, deux

fillettes étaient sorties de la grotte pour gagner le village. Les six leur répondirent :

- Oui, nous sommes bien huit petites gamines pour amuser les crocs des huit hyènes !

Les deux hyènes s'en retournèrent au galop. Elles devaient trouver une troisième ? Pourquoi pas une quatrième ? Puis une cinquième ? Puis... Car, elles étaient bien huit, les gamines.

Mais quand les hyènes revinrent et demandèrent :

- Vous êtes combien, les gamines ?

C'est une seule voix qui leur répondit. Et quand elles se ruèrent dans la grotte, elles n'y trouvèrent qu'une petite bague que l'aînée des fillettes y avait déposée. C'était cette petite bague qui leur avait répondu.

Furieuse, elles se ruèrent aux trousses des fillettes. Elles arrivèrent au village, quand l'aînée des fillettes escaladait la clôture. Une hyène l'attrapa son pied :

- Je te tiens, petite maligne. Et je vais te manger !

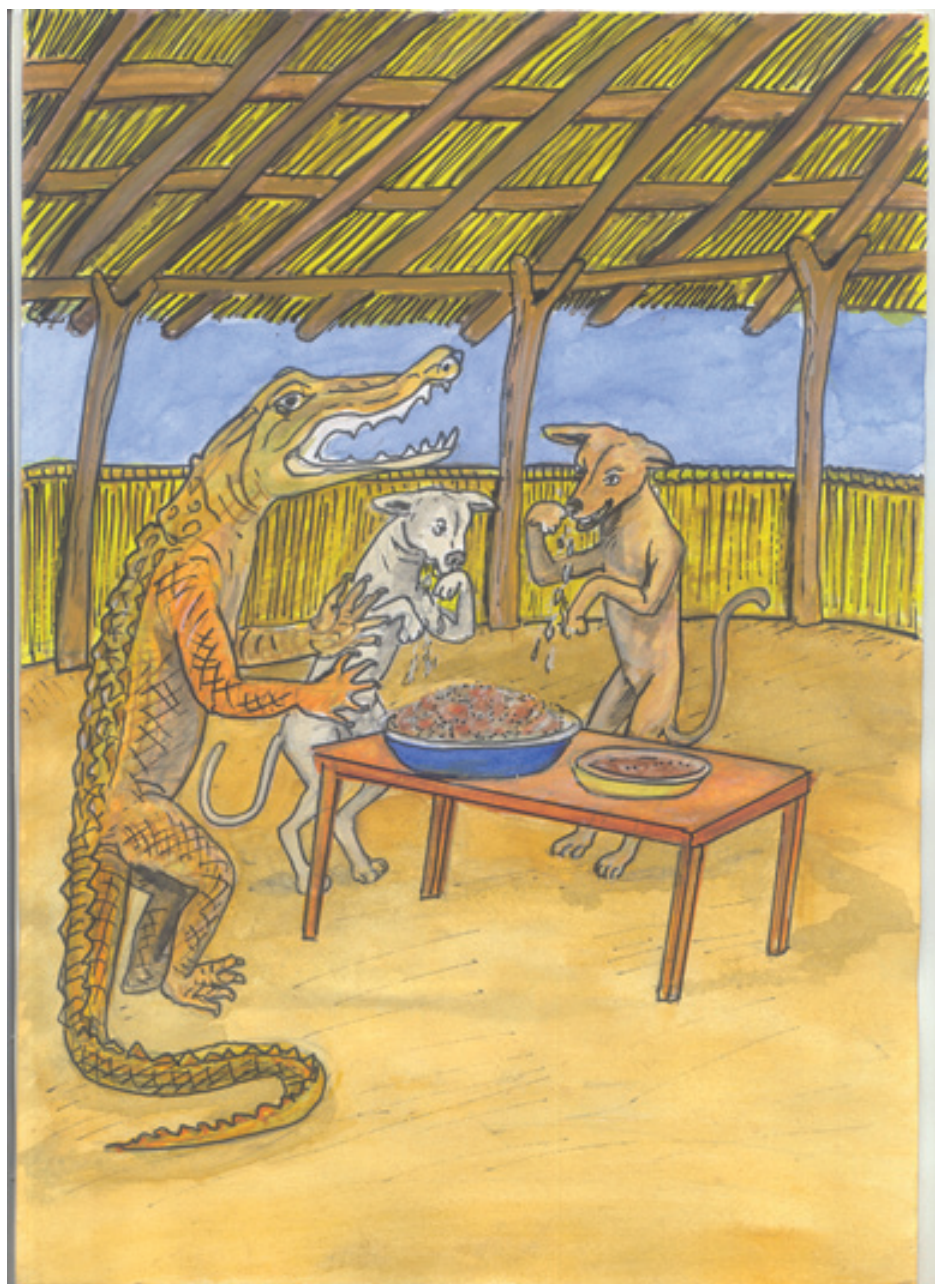
L'aînée des fillettes éclata de rire :

- Oh ! gros bêta ! Ce n'est pas mon pied que tu tiens là, mais un bois de la clôture.

L'hyène laissa le pied de la fille et attrapa le bois. La fillette sauta dans le village et alerta les chasseurs.







## Les mauvais amis

Le crocodile et le chien sont de bons amis. Ils se fréquentent et s'entraident.

Un jour de fête, le chien invite le crocodile à partager un bon repas de haricots.

- Des haricots ! J'accepte volontiers de les partager avec toi, dit le crocodile.

Chiennne, l'épouse du chien, présente donc à l'hôte un plat bien garni. Mais, avant de manger, le chien lui dit :

- Il est une coutume chez moi : pour manger il faut que l'invité soit assis.

Mais le crocodile n'arrive pas à s'asseoir. Il essaie, mais hélas, épuisé et humilié, il rentre chez lui, abandonnant le chien et la chienne qui, très contents, mangent les haricots à sa place.

Le crocodile, à son tour, prépare un bon couscous lors de son anniversaire et invite son ami le chien. Ce dernier arrive tôt avec sa femme. L'odeur de la sauce se répand et emplit la maisonnée.

- Ça sent vraiment bon, dit le chien.

- Oui, bientôt nous nous mettrons à table, mais commencez déjà à sécher vos museaux car ce repas d'anniversaire, pour le manger, il faut être propre.

Malheureusement, le chien a toujours le nez mouillé. Chien et chienne sortent au soleil pour exposer leurs museaux. Mais rien ne change. Le soir, ils ont toujours le nez mouillé. Alors le crocodile mange seul son délicieux plat.

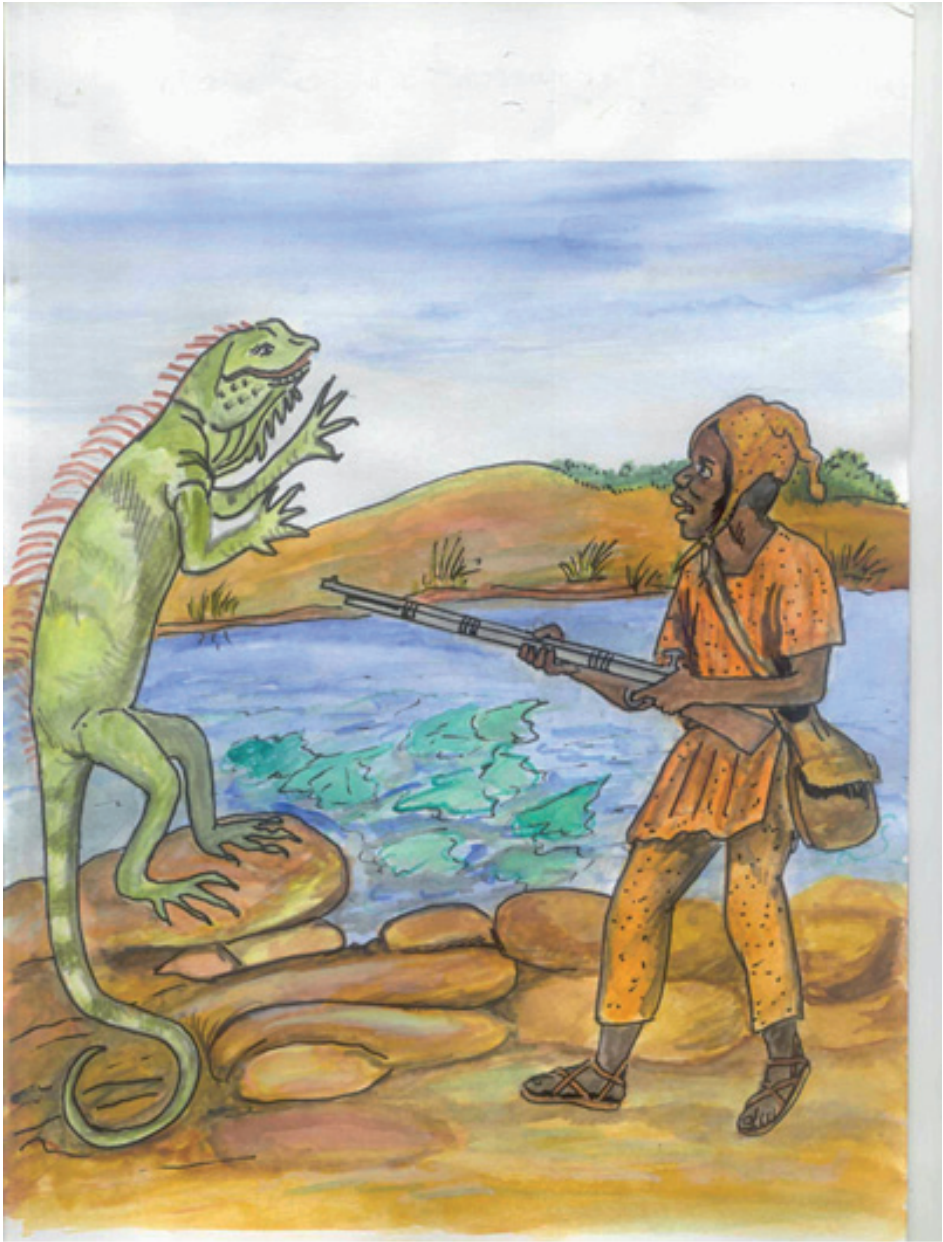
Furieux, le chien quitte son ami en jurant :

- Gare à toi, si je te trouve hors de l'eau !

Le crocodile répond au chien :

- Gare à toi aussi si je te trouve autour de mes mares !

« Sommes-nous des amis, ou sommes-nous des ennemis ? »



## Mariko, le chasseur têtue et l'iguane d'eau

Mariko était un chasseur ! Mais quel chasseur ! Il tuait les animaux comme si ce n'étaient pas des vies. Chaque jour, il en tuait des dizaines et des dizaines dont il exhibait les têtes et les queues comme trophées.

Un jour, sa femme qui n'en pouvait plus de le voir ainsi massacrer les animaux, le conseilla en ces termes :

- Mariko, s'il te plait, arrête de tuer les animaux comme tu le fais. Ce n'est pas bien. Ce sont des vies.

Mariko se moqua de sa femme. Et dès le lendemain, il alla massacrer trois dizaines de bêtes sauvages dont il ramena les queues au village.

À leur tour, les anciens du village le convoquèrent dans leur vestibule et lui dirent :

- Mariko, arrête de tuer les animaux comme tu le fais. Si les chasseurs qui t'ont précédé sur cette terre avaient fait comme toi, tu ne serais pas devenu chasseur car, pas un seul animal sauvage ne leur aurait survécu.

Mariko se moqua des anciens. Et dès le lendemain, il alla massacrer quatre dizaines de bêtes dont il ramena les queues au village.

Ce jour-là, Mariko partit à la chasse. Toute la journée, il battit en vain la savane et ne rencontra aucune bête. Même pas un petit écureuil. Le soir venu, il s'en retournait bredouille au village en maugréant quand il vit, allongé au bord de la rivière, un grand lézard qui se prélassait aux derniers rayons du soleil couchant. Ses yeux brillèrent de joie. Il n'allait pas essayer les moqueries de villageois en rentrant bredouille. Il pointa son arme sur le lézard et allait tirer quand celui-ci, se mettant debout comme

un homme, il chanta :

« Ne me tue pas Mariko. Ne me tue pas.

Je ne suis pas un lézard ordinaire.

Vois-tu ?

Les marchands du Nord, du Sud

De l'Est et de l'Ouest passent et repassent

Par ce chemin.

Ils me voient ici, tous les jours.

Ils ne m'ont pas tué parce qu'eux, ils savent

Que je ne suis pas un lézard comme les autres ! »

Mariko lui répondit en éclatant de rire :

- Vieux lézard, même si tu chantes toutes les chansons de ton répertoire, moi, je vais te tuer ! Et pan ! il tua le lézard. Il le prit et le jeta sur son épaule et rentra au village.

Au moment de franchir la porte de sa maison, le lézard, bien que mort, lui chanta de nouveau :

- Ne me tue pas, Mariko. Je ne suis pas un lézard ordinaire...

Mariko lui répondit :

- Continue de chanter, hein ! Je vais te rôtir et te manger tout à l'heure. Et on verra bien si tu peux continuer de chanter dans mon ventre !

Il alla jeter le lézard devant sa femme :

- Prépare-moi ça, ma chérie. Je meurs de faim.

- Moi ? lui rétorqua sa femme. Non seulement, je ne prépare pas ce lézard. Mais je ne le mangerai pas. Mes enfants ne le mangeront pas non plus. Tu m'entends, Mariko ?

- Tant pis. Je me le préparerai moi-même.

Et Mariko de dépecer le lézard. Il le découpa en morceaux et jeta les morceaux dans le poêle. Mais même en mijotant sur le feu, chaque morceau du lézard chantait :

- Ne me tue pas Mariko. Je ne suis pas un lézard comme les autres.

- Tu vas être prêt et je vais te dévorer à belles dents, dit Mariko. Et on verra bien si tu vas continuer de chanter !  
Quand le lézard fut bien cuit, Mariko, se mit à le manger. Il invita sa femme. Sa femme refusa. Il invita ses enfants, tous refusèrent. Et il mangea tout seul.

Aussitôt qu'il eut fini de manger, il eut soif, une grande soif qui se mit à lui brûler la gorge. Il cria sur sa femme :  
- Apporte-moi à boire ! Je meurs de soif, je meurs de soif !  
Sa femme lui apporta verre d'eau qu'il but d'une rasade. La soif s'aggrava.

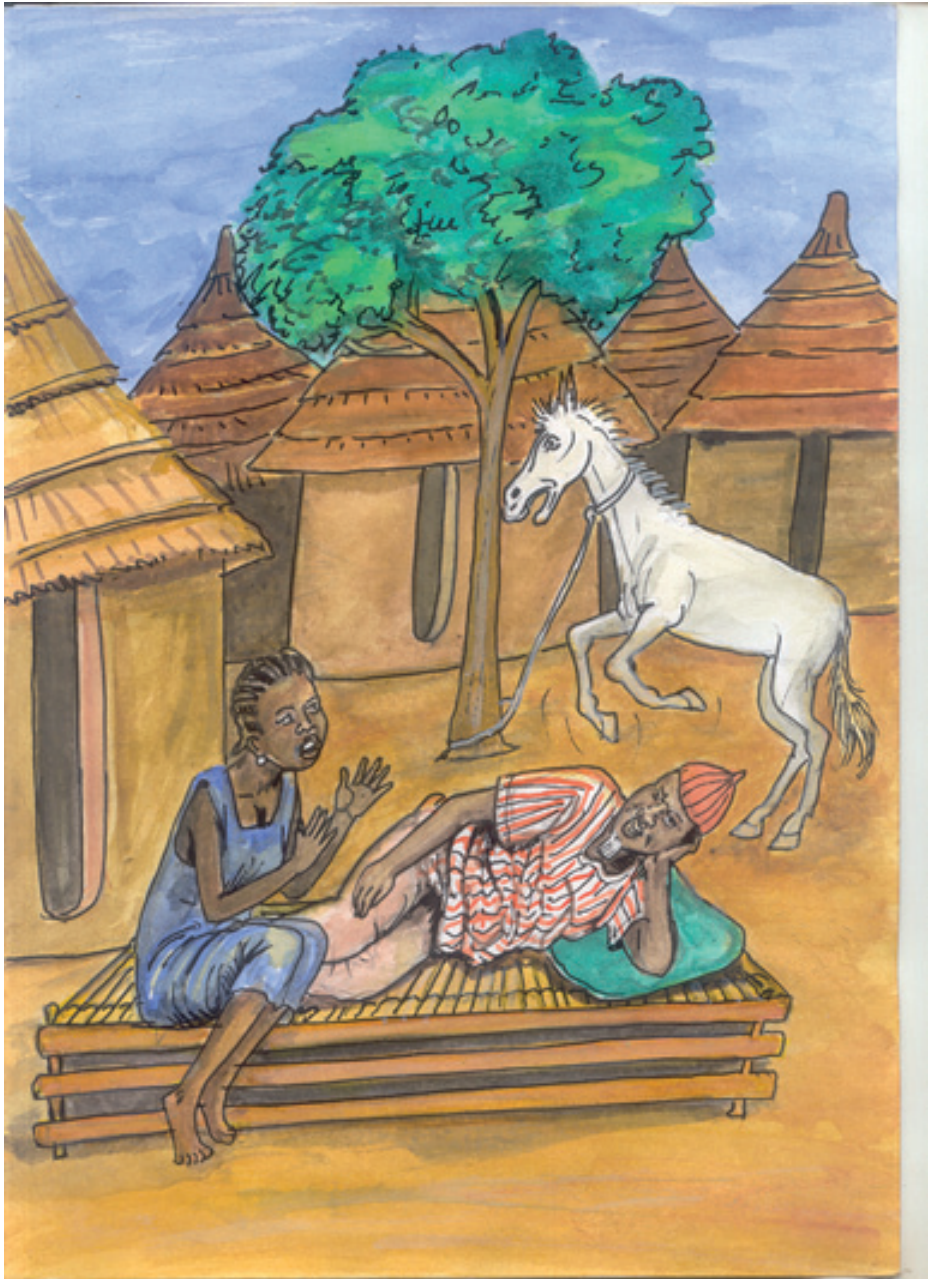
Il cria sur ses enfants :

- Apportez-moi de l'eau ! Je meurs de soif ! Je meurs de soif !  
Chaque enfant lui apporta une cruche d'eau. Il les avala d'une traite. La soif s'aggrava. Mariko se leva et alla prendre le canari d'eau. Il avala la contenance d'une seule rasade. La soif empira.

Il sortit de la maison en courant, sortit du village à toute allure. Il partit à la rivière, celle au bord de laquelle il avait tué le lézard. Il se baissa et commença à boire l'eau de la rivière. Mais la soif s'aggrava. Il but, but et but. Son ventre s'enfla, se gonfla et finit par exploser. Les morceaux du lézard en sortirent, se recollèrent. Et soudain, le lézard se dressa devant Mariko mourant et lui dit :

- Que t'avais-je dit, Mariko ? Tu l'apprendras à tes dépens.

C'est depuis ce jour que si l'on continue à chasser les animaux, on le fait avec raison.





## Pourquoi le cheval ne parle-t-il pas ?

Au temps jadis, le cheval parlait comme nous parlons aujourd'hui. Il allait guerroyer. On ne l'égorgeait pas pour le manger. À cette époque là, il y avait un village interdit aux femmes. Celles qui essayaient d'y pénétrer périssaient.

Yassama était la fille du roi, elle était belle et séduisante. Quand elle portait un costume d'homme, elle prenait l'apparence d'un homme. Un jour, elle décida de se rendre dans ce village, ce fameux village interdit aux femmes. Malgré la protestation de ses parents, elle s'entêta. Un matin, elle s'habilla comme les cavaliers, monta sur un cheval et partit avec ses frères.

Quand ils rentrèrent dans le village, le fétiche du village s'écria :

- Hakoi ! hakoi ! Parmi ces étrangers il y a une femme, faites-les tous sortir de notre village car il est souillé et un malheur va nous frapper.

- On fit venir les étrangers chez le chef du village, mais personne ne vit de femme parmi eux.

Le fétiche cria une nouvelle fois :

- Hakoi, faites sortir ces étrangers le village est souillé, un malheur va nous frapper.

- Vite, les villageois trouvèrent un plan pour découvrir l'intrus.

Le cheval dit alors à Yassama :

- Gare à toi, ils cherchent à te découvrir. S'ils te donnent de l'eau pour te laver ne prend pas l'eau chaude. S'ils t'offrent de la viande ne mange pas la viande cuite.

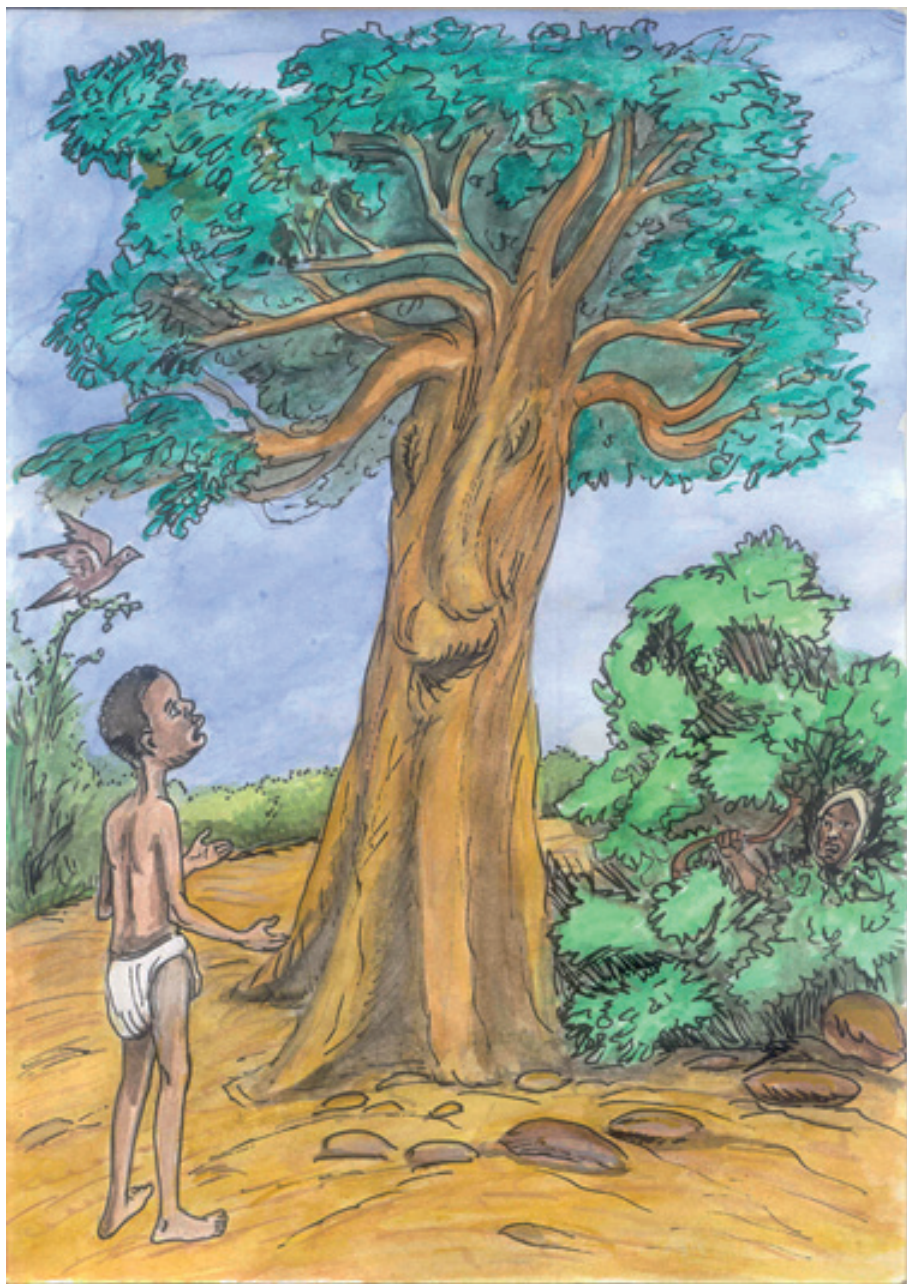
Yassama suivit intégralement les recommandations de son cheval et échappa au piège.

À la fin de leur séjour, les villageois organisèrent une course de chevaux au cours de laquelle Yassama les battit tous. C'est

alors qu'elle montra ses seins et dit qu'elle était une femme. On la poursuivit, mais on ne put la rattraper. Le fétiche du village se transforma en pluie pour l'atteindre. Son cheval enleva sa peau pour la protéger car elle deviendrait stérile si cette pluie la mouillait.

Toute joyeuse, elle rentra avec ses frères à la maison. Mais quand son père lui demanda de raconter son voyage, elle expliqua que le cheval n'avait rien fait et qu'elle s'était débrouillée toute seule. C'est alors que le cheval hennit et cessa de parler à cause de l'ingratitude de cette femme.





## L'orphelin et les méchants villageois

Il était une fois, dans un village, un homme riche, très riche, qui possédait beaucoup de troupeaux de vaches, de chèvres et de moutons. Il n'avait qu'un seul enfant, un garçon, encore très jeune dont la mère était morte après lui avoir donné la vie !

Quand le vieil homme sentit venir sa propre mort, il s'inquiéta : qui allait conseiller son fils afin qu'il ne se fasse pas dévorer par les vers mangeurs d'homme, les vers mangeurs d'hommes qui migraient entre les deux grandes rivières où chaque jour, il allait abreuver ses troupeaux ? Les villageois n'allaient pas le faire. Au contraire, ceux-ci jubilaient déjà à l'idée de le voir mourir et son jeune fils le suivre dès le lendemain, dévoré par les vers mangeurs d'hommes. Ils allaient se partager ses troupeaux !

Il alla confier son garçon à un arbre, un vieux caïlcédrat :

- Je vais mourir, dit-il. Je te confie mon fils afin que tu le conseilles.

Puis il mourut.

Le matin, avant d'amener ses troupeaux au pâturage, le jeune garçon vint chanter à l'arbre :

- Mon père m'a confié à toi, grand caïlcédrat. Dois-je conduire mes animaux à Toubalitou ? Ou dois-je les amener à Diabalidia ?

L'arbre secoua trois fois ses lourdes branches chargées de feuilles et laissa entendre :

- Va à Toubalitou. Ne va pas à Diabalidia. Les vers mangeurs d'homme seront aujourd'hui à Diabalidia !

Il amena ses animaux à Toubalitou et vers le soir, retourna sain et sauf au village.

Les villageois étaient étonnés et furieux. Quelqu'un devait conseiller le garçon pour qu'il ne se fît pas manger par les vers ! Ils allaient trouver qui. Ce fut un chasseur qui s'en chargea et leur rapporta le secret. Ils abattirent l'arbre, le brûlèrent et jetèrent la cendre dans le fleuve.

Quand l'orphelin vint pour lui demander conseil, il ne vit rien. Il pleura et chanta quand même sa chanson. On ne savait rien. Ce fut une tourterelle qui lui répondit. Et de nouveau, il rentra au village saint et sauf. On s'étonna de nouveau. On était furieux contre le chasseur. Il leur avait menti.

Le chasseur leur révéla de nouveau le secret et leur promit de tuer la tourterelle. Il ne le put jamais. Il devint fou et court de nos jours encore en tirant des coups de feu contre le ciel qu'il prend pour sa tourterelle.

C'est aussi depuis ce jour que les hommes et les femmes sages disent à leurs enfants de ne jamais tuer une tourterelle.

© CRIPEN, Juillet 2014